

Afghanistan

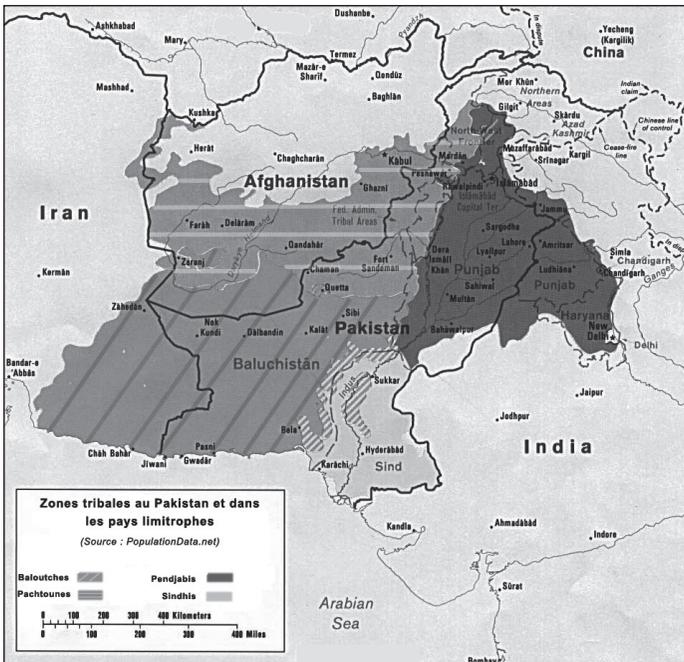
Gagner les cœurs et les esprits

Sous la direction de Pierre Micheletti

Presses universitaires de Grenoble/RFI



Les trente-quatre provinces afghanes.



Les principaux groupes ethniques du Pakistan et leur implantation au-delà des frontières politiques du pays.

Préface

Tout au long de l'histoire récente de l'Afghanistan, la route menant à la passe de Khyber a été empruntée par les armées du monde pour s'enfoncer dans les paysages arides peuplés par ces guerriers pour lesquels la mort au combat est un privilège, récompensée dans l'au-delà. La passe de Khyber, au milieu des grands replis des monts escarpés de l'Indou Kouch, sépare le peuple Pachtoune entre l'Afghanistan et le Pakistan. On nous enseignait à Kaboul dans ma jeunesse que, dans ces vallées, gisaient déjà treize mille soldats de sa majesté la reine Victoria, l'impératrice des Indes.

Le sentiment national était renforcé par les poèmes épiques chantant la bravoure de ces va-nu-pieds Pachtounes farouchement attachés à leur indépendance et à leur mode de vie. Les mêmes refrains sont aujourd'hui chantés en chœur par les talibans...

Les Pachtounes ont dominé la vie politique en Afghanistan depuis le milieu du XVIII^e siècle, jusqu'à ce que le pays ploie sous la férule soviétique. Une nouvelle fois, le sol afghan était foulé par des conquérants qui ne comprenaient rien à son âme. En décembre 1979, plus de cent mille soldats bardés d'étoiles rouges verrouillaient le pays pour le protéger d'un éventuel danger fomenté par les impérialistes américains, pakistanais et chinois. Nous nous sommes réveillés cette nuit de Noël 1979 avec un feu d'artifice à balles réelles, et l'aube rendait insupportable le visage ensanglanté de notre ville. Le sang coulait à flot et les thuriféraires du régime communiste mis en place annonçaient le début d'une ère nouvelle, promettant la prospérité pour l'éternité.

À cette opulence rêvée s'est substitué un abîme profond dans lequel s'engouffrèrent à nouveau, quelques années après, plus de cent mille soldats de l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (OTAN) sous l'égide des États-Unis d'Amérique, afin de pourchasser les talibans.

Ces hérauts enturbannés ont jailli des cendres de mon pays en ruine. Ils avaient en haine le souffle de la vie. Ils jugulaient les passions et muselaient la vie dans toutes les expressions qui la rendaient agréable. Le rire, le jeu, la musique et la poésie étaient bannis, et toute joie devait être extirpée de la société.

La femme afghane, honnie, exclue de l'espace public, devait se soumettre à une ère de tyrannie théocratique où les exécutions publiques devaient servir d'exemple pour extirper le vice et régénérer la vertu dans le corps social. Plusieurs d'entre elles orneront d'infâmes piloris pour inspirer et imposer la terreur jusque dans les consciences. Et pourtant, l'avènement des talibans sur la scène afghane en 1996 n'a d'abord guère suscité d'inquiétude. Tout au plus, le mouvement taliban était-il considéré par le département d'État américain comme fondamentaliste et refusant la modernité, mais capable d'œuvrer pour la stabilité du pays.

Le martyre des femmes ne suffisant plus à assouvir leur haine, les talibans s'en sont pris au patrimoine culturel, privant ainsi un peuple d'une partie de son histoire. La destruction des Bouddhas de Bâmiyân en mars 2001 a fait disparaître le joyau d'un passé qui appartenait à l'humanité entière. Le pillage du musée de Kaboul, dans une volonté de réduire à néant tout l'héritage de notre civilisation pré islamique, n'a ému que les Afghans qui, pour certains, ont payé de leur vie la sauvegarde de quelques pièces.

Le ciel s'assombrissait sous le joug taliban dans une indifférence quasi générale. C'est alors que jaillirent soudain dans le ciel new-yorkais des avions guidés par la haine pour détruire la vie de milliers d'innocents. La barbarie et la violence inouïe de ce 11 septembre 2001 nous ont fait entrer dans le XXI^e siècle avec le bruit des armes et des engins volants libérant le ciel de la tutelle talibane et d'autres tenants de la haine.

L'espoir de fonder un État de droit est alors né dans le cœur de notre peuple, blessé par des années de guerre. Des millions de réfugiés massés le long des frontières caressèrent l'espoir d'un retour vers le pays, dans une dignité que tant d'années d'exil avaient piétinée.

La diaspora afghane se mobilisa à travers le monde pour organiser et ordonner la construction d'un État réduit à néant par plus de vingt années de guerre. La conférence internationale de Bonn, en octobre 2001, devait ouvrir la voie à la construction de cet État de droit tant attendu. Le gouvernement de transition constitué pendant cette conférence sous l'égide de Hamid Karzai devait mettre en œuvre cet énorme chantier.

Mais l'Afghanistan a toujours été sacrifié sur l'autel des intérêts des puissances étrangères. La mise en garde et l'opposition de certains intellectuels afghans face à la présence massive des armées occidentales n'ébranla en rien la volonté des faucons américains. Ils étaient animés par une volonté farouche de va-t-en-guerre pour apaiser la soif de vengeance de l'opinion publique des États-Unis. La construction tant espérée fut alors reléguée aux mains des seigneurs de guerre qui, pour un temps, avaient embrassé la cause américaine dans cette lutte contre la terreur. Toutefois, dix ans après le sommet de Bonn, les conférences internationales se succèdent, les promesses de milliards de dollars d'aide se renouvellent et la construction annoncée reste toujours embryonnaire. Les champs de pavots fleurissent de jour en jour davantage sur les terres jadis occupées par le blé. Les organisations non-gouvernementales remplissent dans de nombreux domaines le rôle que doit normalement jouer l'État. Les entreprises privées, dont les sièges se trouvent pour la plupart hors du pays, se partagent le gâteau des dollars de la solidarité internationale, avec la complaisance des autorités afghanes. La réconciliation nationale tant prônée autour d'un projet commun de coexistence pacifique est certes inscrite dans la constitution mais tarde à se réaliser pleinement dans les cœurs et les esprits. La fraude électorale, lors de la dernière élection présidentielle, a écorné, une fois de plus, la légitimité d'un président qui peine à se faire entendre auprès de ses mentors américains. Le comportement inacceptable des sociétés privées, auxquelles le Pentagone confie les basses besognes du maintien de l'ordre, aliène une partie de la population. Les dommages collatéraux causés par les frappes des armées étrangères renforcent l'influence des talibans auprès d'une population abandonnée par un gouvernement faible et corrompu. L'argent de la drogue

draine l'économie souterraine et ruine les fondements de l'économie nationale. Le trafic de cette drogue dépasse de loin le cadre national, et ses ramifications mafieuses se retrouvent jusqu'à dans les états-majors des armées qui entourent notre pays.

Cependant le chemin de la paix, s'il demeure long et périlleux, reste envisageable. Pour y parvenir, il faudra convaincre les Américains que la solution ne passe pas par les armes et les errements stratégiques mais par la politique et par une diplomatie forte impliquant l'entente régionale autour de la stabilité de l'Afghanistan. Le pays regorge de richesses souterraines et une volonté commune de vivre ensemble est un atout formidable pour le développement de la région. Il faudra convaincre le Pakistan et ses généraux qu'il est vain de considérer l'Afghanistan seulement comme une zone tampon stratégique en cas de conflit avec l'Inde. De la stabilité de l'Afghanistan dépend, aussi, la stabilité du Pakistan en proie à des tensions ethniques et religieuses.

La société civile afghane aspire à une paix durable. Elle aimerait panser dans la dignité les plaies de ces multiples guerres. Les femmes afghanes, malgré l'insécurité, ont bravé l'interdit des talibans pour prendre part à la vie politique du pays. Certaines d'entre elles paient encore le prix de cette lueur de liberté ressentie après la chute du régime des talibans. Elles mènent un combat quotidien pour la vie. Au parlement, ces élues courageuses tiennent le discours de la raison. Elles œuvrent sans relâche, par le biais de l'éducation, à promouvoir la paix dans les esprits. La guerre n'est pas une fatalité afghane ; elle peut être vaincue par la volonté de cette majorité silencieuse qui en a assez de voir ses enfants périr dans les flammes d'un nouveau conflit dont les enjeux dépassent de loin l'Afghanistan.

Surmonter la fatigue afghane

Souvenirs effilochés, petits bouts de mémoire. C'était en juin 1995. Je mettais les pieds à Kaboul pour la première fois. La capitale était concassée, les roquettes ayant aplati des quartiers entiers de la ville. De rares véhicules sillonnaient les rues désertes. Un État fantôme abritait des fonctionnaires se morfondant d'ennui et un président, Burhanuddin Rabbani, accueillait aisément les visiteurs faute d'agenda trépidant. C'était une période d'accalmie, ou plutôt un changement d'ère. Une séquence se clôturait : le chaos de la guerre civile entre factions moudjahidin. Il n'y avait plus grand-chose à détruire, et la disgrâce grondait déjà sur les milices dévoyées.

Il flottait comme un air de fin de règne. En lisière de Kaboul, se massaient des combattants d'un nouveau type, chevaliers blancs surgis du sud pachtoune, résolus à faire rendre gorge aux imposteurs du djihad. Les talibans fourbissaient leurs armes. C'était l'époque où on pouvait les rencontrer sans risquer d'être kidnappé. Sur la route de Maidan Shahr, j'avais interviewé un commandant taleb qui m'avait offert du thé et du yaourt. Son programme : « Le Coran, le Coran et le Coran ». Un an et trois mois plus tard, il entra victorieux dans Kaboul.

Novembre 2006. Je retourne à Kaboul, onze ans après ma première visite. En sortant de l'aéroport, je suis d'emblée frappé par un drôle de spectacle : la prolifération des *wedding halls*, horribles immeubles cerclés de verre bleu fumé, et d'autres villas aux airs de palace ; je constate l'état toujours calamiteux de la voirie, cabossée, trouée de nids de poule. Le trompe-l'œil de la « reconstruction » post-2001 s'étale ainsi dans l'indécence. Argent du narcotrafic, bulle, économie duale, prédation des fonds internationaux : le désenchantement est général. La colère couve. Le gouffre entre la camarilla des amasseurs de fortune

et une population oubliée est abyssal. Dans le Panchir, je discute avec des jeunes presque hostiles, grimaçant sur les « promesses non tenues ». Et voilà qu'on reparle des talibans, éternels symptômes de l'échec des formules de Kaboul, qui hésitent entre djihadisme souillé ou reconstruction viciée. Ils rôdent à nouveau en lisière de Kaboul.

Depuis, je me bats avec cette interrogation, anxieuse : est-ce à nouveau la fin de règne que j'avais ressentie en 1995 ? L'histoire va-t-elle se répéter ? Cette décennie post-2001, étrennée dans un fol espoir, n'aura-t-elle été au fond qu'une illusion, une gigantesque chimère ? Comme souvent en Afghanistan, on est saisi d'impressions changeantes, contradictoires. Ces deux dernières années, depuis que j'ai pris mes fonctions de correspondant du *Monde* pour l'Asie du sud, basé à New Delhi, j'ai enrichi mon expérience de ce pays que je connais toujours si mal. J'ai découvert Kapisa, Baghlan, Djalalabad, Torkham, la vallée de la Kunar, Mazâr-e Charîf, Herat, Bâmiyân, Lashkar-Gah. À Marjah, dans la province du Helmand, j'ai observé la fameuse contre-insurrection menée par les Marines auprès desquels j'étais embarqué. Je reviens de ces virées sceptique, inquiet, déprimé mais aussi parfois soulagé, renaissant à l'espoir.

Soyons honnêtes. Entre les descentes aux enfers de 2006 et de 2011, il s'est passé un certain nombre d'événements. Saisie d'effroi devant sa propre incurie, la communauté internationale s'est remobilisée. On est passé de la coupable négligence à un volontarisme militant. À la fin de l'année 2009, Barack Obama a décrété le renfort des troupes qui s'est traduit par des gains tactiques sur le terrain. L'armée et la police afghanes montent progressivement en puissance, en dépit de toutes les insuffisances d'une formation précipitée. Les perspectives politiques sont claires avec un scénario de transition vers la reconquête par l'État afghan de sa pleine souveraineté.

On sait aussi que tout cela est fragile. Que deviendront les zones reprises aux talibans, notamment dans le sud pachtoune, une fois les troupes de l'OTAN parties (entre 2011 et 2014) ? Livrées à elles-mêmes, les forces afghanes seront-elles prêtes à faire face à une insurrection qui

a démontré sa résilience ? *Quid* d'un processus de paix que les talibans récuse toujours en dépit du serpent de mer des rumeurs sur des contacts noués ici et là ? Les pratiques de pouvoir du président Hamid Karzai, où se mêlent corruption et dérive autocratique, ne vont-elles pas aggraver la crise ? La montée des tensions ethniques entre Pachtounes et non-Pachtounes, notamment dans le Nord, ne risque-t-elle pas de déboucher sur une partition du pays portant en elle le germe d'une nouvelle guerre civile ? Au niveau régional, l'Iran (préoccupé par les futures bases américaines sur le sol afghan) et le Pakistan (obsédé par les prétendus réseaux d'influence indiens) vont-ils cesser leur jeu trouble ? Toutes ces incertitudes cumulées laissent planer d'inquiétantes hypothèses sur une sortie de crise en douceur.

Nous voilà guère avancés. Alors, l'histoire va-t-elle se répéter ? Il faut ici évoquer une autre modification que la remobilisation de la communauté internationale instruite par le précédent dramatique de l'indifférence dans laquelle l'Afghanistan avait été plongé au lendemain du départ des troupes soviétiques en 1989. Ce changement, c'est tout simplement la mutation de la société afghane en l'espace de dix ans. Durant cette décennie, l'Afghanistan a été exposé aux influences étrangères comme jamais dans son histoire. Après la grande hibernation idéologique du régime taliban, les filles ont repris le chemin de l'école et de l'université. Tous les matins devant ma *guest-house* de Kaboul, j'observe ces vieux grands-pères – turban et barbe immaculée – prendre par la main leur petite fille, châle blanc sur la tête et cartable au dos, et partir ensemble sur le chemin de l'école primaire du quartier. L'image est émouvante, car la fierté éclaire à la fois le patriarche et la gamine. On est là à des années-lumière de l'obscurantisme des années quatre-vingt-dix.

Il ne faut pas oublier non plus ces révolutions silencieuses dont on n'a pas encore pris toute la mesure. Je pense au particulier au phénomène « hazara ». Je suis frappé de voir l'émergence massive de cette minorité chiite historiquement persécutée dans les institutions éducatives, notamment privées, ainsi que sur le marché du travail. Là aussi, les

femmes jouent un rôle de premier ordre. Ainsi se forment des digues, se consolident des lignes de résistance contre le retour du pire. Les talibans ne peuvent être vraiment vaincus mais ils ne peuvent non plus franchement vaincre. L'Afghanistan finira par trouver son point d'équilibre dans cet espace ainsi balisé. Cela prendra du temps. Il faut espérer que la communauté internationale, entre l'oubli afghan du début des années quatre-vingt-dix et la fatigue afghane du début des années deux mille dix, accompagne cette quête avec la sobriété requise, afin que, dans le maelström d'images contradictoires, finisse par triompher la scène du grand-père et de la fillette sur le chemin de l'école.

Introduction

« **Justice est faite** » a déclaré le président Barack Obama en annonçant la mort d'Oussama ben Laden, comme une façon de clore dix ans de bras de fer entre les autorités américaines et le leader islamiste d'origine saoudienne. Une décennie durant laquelle l'épicentre de cet affrontement s'est situé sur les terres afghanes. Une décennie de plus durant laquelle la guerre aura été le lot quotidien d'un peuple dont l'avenir n'est pourtant pas réduit à la disparition violente de ben Laden.

Automne 2001 : les forces de la coalition internationale envahissent l'Afghanistan pour traquer les dirigeants du mouvement al-Qaeda responsables de l'attentat contre les *Twin Towers* de New York.

Printemps 2011 : vingt personnes qui travaillent pour les Nations unies à Mazâr-e Charîf sont tuées par une foule en colère suite à l'auto-dafé du Coran réalisé par le pasteur extrémiste Terry Jones dans son église, aux États-Unis encore.

C'est le drame de l'Afghanistan : le télescopage violent et récurent du dedans et du dehors.

Après le temps des Soviétiques (1979-1989), le temps des talibans (1996-2001), vient la fin annoncée du temps américain et de leurs alliés. Ce dernier devait conduire à la paix et à la démocratie, à la fin de la production de drogue, à plus de liberté pour les femmes ; il était consacré à « gagner les cœurs et les esprits »¹... Mais nous en sommes loin.

1. Il s'agit à la fois d'un slogan et d'un concept primordial des guerres contre-insurrectionnelles contemporaines. Son origine « civile » semble ancienne et plonger ses racines dans la religion chrétienne. Il est admis que son usage militaire remonte à 1952 à l'initiative de l'armée britannique quand elle a déclaré l'état d'urgence en Malaisie. Puis la doctrine a été réutilisée lors de différents conflits y compris par l'armée française en Indochine et Algérie. Source : *Les cahiers de la recherche doctrinale*, Division recherche et retour d'expériences (DREX), ministère de la Défense, Armée de terre. « Gagner les cœurs et les esprits », Origine historique du concept, application actuelle en Afghanistan. Dossier coordonné par le Lt Bertrand Valeyre, juin 2010, page 17.

2001-2011 : dix ans ont passé depuis qu'en ce 7 octobre 2001 débutait l'opération « Liberté immuable » sous l'impulsion des États-Unis d'Amérique, avec le soutien de nombreux pays dont la France et l'appui de combattants afghans de l'Alliance du Nord. Une irruption étrangère de plus dans la mémoire collective du peuple afghan.

2001-2011 : une décennie qui arrive à son terme. Comme un trou noir. Dix années s'achèvent sans que la population afghane n'ait eu de gage réel que cette entrée en scène de forces combattantes, qui lui ont été imposées de l'étranger, n'ait pu concrètement améliorer sa situation quotidienne. Le conflit perdure et, pire, gagne du terrain. Ni la santé, ni la sécurité, ni la liberté d'expression, ni l'alphabétisation, ni l'alimentation de la majorité de la population afghane n'ont connu, en dix ans, une progression notable.

Quelles sont les raisons de ce constat ? Pourquoi, en particulier, la paix et la sécurité n'ont-elles pas progressé ? Cela s'explique par le fait que sur place, en Afghanistan comme dans la région, perdurent des logiques de fond ou des intérêts particuliers agissant comme de puissants ingrédients qui entretiennent le conflit.

Ainsi, les pays voisins jouent-ils un jeu trouble qui contribue à une instabilité souhaitée et entretenue. Ces rivalités régionales puisent leurs racines dans le jeu complexe des relations internationales où se mêlent des dimensions politiques et des enjeux économiques. Ces conflits sont anciens, parfois hérités de l'histoire du xx^e siècle ou plus lointaine encore, parfois manipulés à distance par telle ou telle grande puissance installée ou en devenir. L'Afghanistan devient alors un prétexte, un territoire qu'on utilise non pour ses atouts propres mais en ce qu'il sert par ricochet à fragiliser tel ou tel État rival.

À cela, s'ajoutent des considérations qui peuvent être religieuses ou dériver de tensions au sein de la mosaïque tribale que connaît la région. Ces logiques-là ne connaissent pas les frontières. Surtout, elles s'accommodent mal de la logique binaire d'une intervention armée étrangère fondée initialement sur la rhétorique du « choc des civilisations ».

2001-2011 : le temps suffisant pour que se réorganise une économie parallèle de guerre, alors que les opérations militaires n'ont pas réussi à permettre l'autosubsistance de la population selon des schémas de développement traditionnels.

L'une des premières impressions du voyageur dont l'avion amorce sa descente sur Kaboul est la vision d'énormes amas de Lego multicolores répartis autour de la ville. Ici, les milliers de briques qui composent les figures géométriques entourant la capitale afghane, ne sont pas en plastique. Il s'agit de conteneurs métalliques utilisés pour transporter chaque jour les marchandises qui perfusent la population afghane comme les armées étrangères présentes sur le terrain.

Les premières déambulations dans les rues de Kaboul, aussi défoncées qu'il y a dix ans, retrouveront les reliefs des conteneurs détruits, recyclés sous de multiples usages : portails, ustensiles divers, palissades. Face à un dénuement extrême aujourd'hui comme hier, rien ne se perd, et le métal des conteneurs de la coalition vaut bien celui des camions et des chars russes abandonnés dans le repli précipité de 1989...

Ce jeu de Lego géant témoigne, dès l'arrivée, du rôle fondamental qu'il joue dans la nouvelle économie nationale. Depuis qu'ils franchissent la frontière, jusqu'à leur livraison puis leur retour pleins ou vides, toute une chaîne d'intervenants va tirer profit de la manne que représentent ces containers.

Construction des réseaux routiers pour leur acheminement, protection des ouvriers et des chauffeurs, droits de passage, bakchich, trafics divers dont celui de drogues : tout met en jeu, à un moment ou un autre, les lourds parallélépipèdes de métal. Ici containers et dollars sont deux monnaies convertibles.

Dans cette logique d'un business bien établi, les afghans et les étrangers sont dans un partenariat qui dépasse les clivages du conflit avoué. Chefs de guerre locaux, commerçants, exportateurs de drogue, responsables politiques, grandes entreprises internationales, sociétés de sécurité privées et sociétés militaires privées se distribuent les rôles et les bénéfices.

2001-2011 : c'est aussi dix ans de l'intervention d'acteurs internationaux dont la présence est dictée par le souci de soutenir la population

afghane, en dehors de l'action militaire. Toutefois, les pays et institutions impliqués n'ont pas toujours fait preuve de constance ou de cohérence dans le temps et selon les circonstances. Ainsi par exemple, le leader américain a été animé par des logiques de flux et de reflux dans ses orientations politiques et militaires. Après une guerre éclair qui a anéanti en quelques semaines les bastions de l'état-major d'al-Qaeda, le discours imposé fut que le conflit était terminé. Selon cette logique, la population n'avait plus besoin d'aide d'urgence puisque s'ouvrait une phase de reconstruction... Dans un bel ensemble de suivisme, les pays alliés, dont ceux de l'Union européenne comme les Nations unies et leurs agences présentes sur le terrain, emboîtèrent le pas à cette lecture que pourtant démentaient les intervenants humanitaires comme les observateurs militaires. Les uns notaient l'extrême dénuement de la population, les autres suivaient les courbes ascendantes des incidents de sécurité qui témoignaient de la montée en puissance du mouvement taliban.

Dès lors, la partition entre les différents acteurs de la solidarité internationale est devenue plus chaotique dans son expression. Les nombreuses organisations humanitaires présentes sur le terrain n'ont pas échappé à cette cacophonie. Si la nécessité d'une coordination n'est pas démentie, les positionnements des unes et des autres laissent apparaître de profondes lignes de fracture dans les analyses et dans les modalités d'intervention.

La constellation des ONG n'a ainsi pas toujours été capable de parler d'une seule voix. Aujourd'hui encore, toutes ces organisations ne peuvent pas, ou ne savent pas, échapper aux antagonismes et aux clivages internes que connaissent le pays et les groupes qui s'y affrontent. Rares sont celles qui arrivent à travailler dans les zones non contrôlées par la coalition internationale. Le pourront-elles davantage demain, selon le scénario politique qui pourrait voir le jour à l'issue du désengagement progressif des forces armées étrangères ? Rien n'est moins sûr, car beaucoup d'ONG présentes sur le terrain appartiennent aux mêmes pays que ceux dont les troupes sont issues...

Quels enseignements le mouvement humanitaire dans son ensemble peut-il retirer de ce « laboratoire afghan » où on a voulu le placer dans de nouvelles postures ?

À l'heure où est annoncé le début du retrait des troupes étrangères, les différentes organisations qui apportent un soutien humanitaire dans la région dressent un bilan qui n'est consensuel que pour qualifier l'indéniable pauvreté et la précarité qui persistent dans le pays.

À la violence, aux maladies et à la malnutrition chronique, s'ajoutent les ravages d'une toxicomanie dont les pratiques de consommation sont sordides, la violence intrafamiliale que subissent les femmes... La liste est longue encore.

Analyser les mécanismes qui alimentent la violence, dresser un bilan de la décennie qui s'achève, mettre ainsi en lumière quelques chemins possibles pour un avenir qui ne serait pas une impasse : tel est le propos de cet ouvrage. Écrit à plusieurs mains, il croise les points de vue d'universitaires, de journalistes et de praticiens de l'action humanitaire.